

Tombé du ciel

Il naquit un jour de brouillard. Un jour en apparence commun, banal, sans aucune spécificité notable pour celui qui se contente de voir le monde dans son plus simple aspect. Un jour dont la grisaille et le froid ne présageaient rien de particulier. Et pourtant...

Si je n'ai évoqué en ces quelques lignes que les apparences physiques de cette journée, je me dois impérativement d'aborder ses caractéristiques événementielles. En effet, en ce jour d'épais brouillard, un baby-boom spectaculaire continuait sa progression fulgurante. Depuis quelque temps, des milliers, voire des millions, de petits êtres comme celui que j'ai évoqué ci-dessus se multipliaient. Ils se ressemblaient tous, en ce jeune âge, adoptant chacun une forme caractéristique de cornet de glace renversé – à une boule, entendons-nous. Chacun, étrangement, était aussi délaissé que le premier. Père et mère inconnus, destin incertain, espérance de vie limitée.

Dans les temps qui suivirent la naissance de notre héros, le brouillard ne se dissipa point. Il était si dense, si étouffant d'humidité que le nouveau-né et ses nombreux camarades ne voyaient pas plus loin que le bout de leur petit être. Il semblait s'être installé irrémédiablement, rendant le monde morne et inintéressant aux yeux des enfants. Ces derniers étaient éparpillés nulle part, attendant le moment fatidique où le brouillard finirait par avoir raison d'eux. Ce brouillard tyrannique, imposant et terriblement envahissant qui oppressait sans répit l'univers des orphelins. Pendant que notre héros s'alanguissait au milieu de ses confrères, surgissaient des dizaines et des dizaines d'autres bébés des entrailles brumeuses. Des arrivages constants de nouvelles vies déferlaient sur le jeune enfant qui se résigna bientôt à les considérer comme le battement d'une grande horloge.

Le temps passa et il grandit. Son apparence ne changea pas beaucoup mais sa perception des choses se développa. Il se mit à imaginer un monde autre que le sien. Un monde où les couleurs existaient, où il y aurait des chants d'oiseaux, des bruits familiers et, qui sait, de la lumière... Derrière le mur gris du brouillard, naquirent des châteaux dorés, des grottes emplies de chauves-souris, des forêts enchantées et des *il était une fois...*

Alors que dans l'imaginaire de notre héros s'inventait un univers fabuleux, le baby-boom apportait de nouvelles vies. La masse de ces dernières devint si grande, qu'un beau matin, d'une entente tacite, tous se mirent en mouvement en direction de l'inconnu. Ils quittèrent leur terrain de jeux baigné par les limbes cotonneux d'une fumée déprimante. Ce grand parc surpeuplé, d'où les adultes semblaient avoir été bannis, cette grande plage où les rêves, à peine éclos, venaient s'échouer.

Commença alors son aventure...

Des premiers pas qu'il fit dans sa nouvelle liberté, il ne s'en souvint que peu. Le brouillard ne s'était pas estompé, il semblait même s'être renforcé. Son long chemin ne lui était dicté que par une seule notion : suivre le groupe. Car autour de lui se pressaient les autres, tous les autres orphelins qui avaient été expulsés de leur unique refuge. Ils étaient si nombreux qu'ils se fondaient dans le brouillard, tel un essaim d'abeilles, ils bourdonnaient autour de lui dans une quête pour le néant. Cet amalgame le privait d'individualité, de différence. Il se sentait semblable à tout, qu'un infime rouage dans une mécanique inutile. Nulle progression, nulle bataille, nulle réflexion n'altérait le monde. Il était gris, suffocant, grouillant ; une fourmilière privée de sa reine. Alors que le seul moyen d'avancer était la force de ses camarades, notre héros crut ne jamais rien connaître du monde utopique dont il avait rêvé.

Jusqu'à l'instant où tout changea irrémédiablement...

Depuis un certain temps, la masse grouillante des orphelins s'était dispersée. Tandis que le chemin de la liberté devenait marche du supplice, l'air se fit moins pesant et le brouillard s'amincit. Un espace moindre mais inévitable séparait à présent les jeunes pèlerins. Et puis il y eut un miracle...

Il vit le soleil. Il vit, il admira, il avala le soleil. Enorme, brûlant, sublime ! La lumière se fit, en une seconde, rien d'autre qu'une clarté blanche et aveuglante. Puis elle se dissocia et il vit des couleurs, il vit chaque rayon. Et lorsque la lumière s'atténua il ressentit pleinement l'air. Sa douceur et ses parfums l'enveloppèrent dans un carnaval de sensations. Puis, tout aussi subitement, il ne perçut plus rien. Le temps, pendant quelques secondes interminables, sembla se figer. C'est alors que quelque chose en son intérieur se souleva. Le sentiment était enivrant et déstabilisant, comme un chariot au sommet de montagnes russes.

Et tout à coup, il se sentit changé. Il ne comprit pas immédiatement ce qui lui procurait ce sentiment mais il réalisa rapidement deux choses essentielles. Premièrement, il avait cessé de se laisser porter par les autres. Il avait l'impression de contrôler sa route, pour la première magnifique fois, il croyait ressentir ses mouvements, il se sentait maître de son existence. Deuxièmement, son corps avait changé. De rond, simplet, il était devenu sublime. Chaque parcelle de son être étincelait, il avait des membres, des formes, une individualité. Il s'extasia tant sur son être qu'il ne réalisa même pas qu'il était à présent seul. S'il avait prêté attention à autre que soi, il aurait aperçu un camarade s'éloigner, sa beauté, si différente et à la fois semblable à celle de notre héros, irradiant l'air autour de lui...

Son nouvel état apprivoisé, notre héros vit pour la première fois ce qu'il avait jadis appelé le monde. Cette chose à la fois magnifique et effrayante. Il était là, tout autour de lui, étalé à ses pieds. Des couleurs il y en avait par milliers, des tâches, des flaques, des océans pointillaient le monde. Les routes s'étendaient à l'infini, un infini rattrapé par le bleu du ciel. Des mers dorées oscillaient gentiment, tandis qu'une vie courbait leurs échine, laissant derrière elle un fin sillage.

Parfois le monde semblait agressif, rejetant dans le ciel des cimes acérées. Les arbres étaient menaçants et grondaient les montagnes qui telles des impératrices, régnaient sur les plaines alentours. Des duvets de moutons paissaient dans les prés tandis que des oiseaux s'élançaient dans les airs. Il en croisait beaucoup, sur son chemin, de ces étranges animaux plumés.

Les villes et les villages étaient une réelle curiosité pour lui, un fourmillement de vie. Il aurait aimé s'attarder devant les fenêtres givrées, mais jamais il ne pouvait s'arrêter. Il vit plus qu'aucun de nous ne verra. Il croisa l'intimité d'un couple enlacé sur un sentier, les derniers instants d'un mulot en quête de chaleur, la naissance d'un arc-en-ciel et la dérive d'une épave. Il observa les changements du monde dont il avait rêvé, chaque instant était un nectar précieux. La plus petite anecdote, le moment le plus insolite il les croisa avec la discrétion d'un germe de pissenlit. Il sut les beautés comme les malheurs. Il sut le bonheur comme l'horreur. Des landes brumeuses aux falaises effilées, il sentit les flots déchaînés et le calme de l'étang.

Si notre héros vit tout du monde il ne put jamais expliquer ce qui le poussait à le découvrir. Il ne s'agissait ni d'une errance résignée, ni d'un besoin de s'éloigner des brumes de son enfance. Non, ce qui le faisait avancer était un élan doux et léger, tantôt brûlant tantôt glacé. Il lui conférait un désir ardent de découvrir le monde, de partir à la conquête de toutes les choses qui lui étaient inconnues. D'autres fois, et la plupart du temps, c'était une force implacable,

irrésistible, qui guidait ses pas. Inexplicable et invincible, elle le forçait d'avancer, sans jamais se retourner.

Comme le temps passait et que le monde ne cessait de révéler de nouvelles surprises, notre héros sentit une douce fatigue l'envahir peu à peu. Son corps entier se confia aux moteurs invisibles. Il crut ne voir plus que les grands-mères dans leurs salons et les fleurs fanées. Il sentit les horloges des gares sonner le dernier train et les élèves rentrer chez eux. Il crut goûter au chocolat qui les attendait et au confort de la banquette d'un compartiment isolé. Et il devint lourd. Une lourdeur qu'il l'appesantit au point de le freiner.

Le monde ne défila plus que très lentement, si lentement que notre héros ne remarqua même pas lorsqu'un jour, sa route se termina. L'enfant insouciant oublia ses rêves, l'adulte en quête de terres nouvelles ne vit plus que l'infini du ciel. Il se sentit devenir rigide, absent. Autour de lui le monde s'était stabilisé, il avait cessé de changer. Lui se sentait las, fatigué. La vie l'avait usé, poncé comme un bout de bois. Maintenant, il pouvait enfin se reposer.

Allongé les yeux perdus dans l'infini, il ne comptait plus les secondes d'un temps qui pour lui ne valait plus rien. Ses membres étaient devenus durs et difformes. Il se sentait laid, ou non, pire... transparent. Son regard ne pouvait se défaire du ciel, des nuages et des astres. Tout ce qui pouvait se trouver autour de lui, lui était absolument étranger. Il lui semblait qu'on l'avait sanglé sur un lit en attendant qu'il s'éteigne lentement.

Le temps passa... lent, gluant, inintéressant et risible. Le ciel s'était borné à revêtir une funeste parure de coton sombre. Il semblait triste et froid, tout comme notre petit héros. Les arbres se balançaient au gré des courants, leurs branches nues valsant dans les aires, effectuant des olas silencieuses.

Tandis que la nature hibernait, il fut un jour réveillé par des cris. Ne comprenant pas ce qu'il lui arrivait, il tenta de se mouvoir, de se relever, de regarder autour de lui. Mais autant le doux élan que la force prodigieuse l'avaient quitté. Ses deux moteurs l'avaient lâchement abandonné. Les cris redoublèrent d'intensité. Et alors il se souvint, une étincelle en lui s'alluma subitement.

- Oui, mais oui ! Des enfants... pensa-t-il.

Il en avait vu autrefois, dans les préaux. Ils couraient sans but, tapaient dans des ballons et riaient, riaient... Les sons se firent paroles, les cris devinrent mélodie ; il se souvenait.

Les pas des enfants faisaient vibrer son corps entier, ils le chatouillaient terriblement. Après quelques instants de supplice, les chatouillements s'atténuèrent et il eut un moment de répit. C'est alors qu'une fillette aux cheveux blonds virevolta dans son champ de vision. Elle avançait avec une fluidité déconcertante et une grâce inégalée. Absorbé dans sa contemplation, il frôla la mort lorsqu'une lame effilée passa à quelques centimètres de son corps figé.

Longtemps les enfants restèrent auprès de lui, le menaçant à chaque fois de leurs patins argentés. Ils semblèrent ne point se lasser du plaisir de glisser et ce fut pour lui le premier grand spectacle. Lui qui les regardait passer, qui se sentait chatouillé par leurs mouvements, observait enfin le monde dans son humanité. Et puis les enfants partirent... et il fut à nouveau seul. Le temps se retransforma en lent requiem alors que l'astre du jour restait caché loin derrière une brume hivernale.

Il attendit...

Un matin, le soleil se leva à nouveau. Il surgit de nulle part, de derrière un nuage, comme ça, comme une surprise. Globe céleste brûlant de mille feux, il déploya ses rayons aveuglants sur le monde encore endormi. De rose, la lumière devint dorée, puis, lentement mais sûrement, elle se mua en une chaleur nouvelle, comme renforcée par une longue absence.

Notre héros fut ébloui comme nul n'avait jamais été ébloui. La lumière le transperça de toutes parts, la chaleur l'étouffa subitement. Tout autour de lui devint clarté. Il lui sembla qu'on avait enclenché un interrupteur invisible. Des oiseaux se mirent à piailler, des bourgeons éclatèrent sur les branches des arbres et l'air rougit de bonheur ...

C'est alors qu'il sentit un fourmillement. Quelque chose d'indéfinissable, d'une horrible douceur. Quelque chose en lui, autour de lui, sur lui, se transformait. Il avait l'impression de devenir mou, de se liquéfier. La sensation était terrifiante et à la fois si agréable. Il comprit bientôt que sa vision n'était plus précise, que les sons aigus des chants d'oiseaux étaient comme étouffés par une épaisse couverture. Il crut qu'il était malade, qu'il allait s'évanouir. Après tant de mois de pure rigidité, le voilà qui devenait plus malléable qu'un brin d'herbe! Sa conscience s'en allait peu à peu. Dans la dégénérescence de ses sens, le soleil se fit plus fort, plus insistant. C'est alors qu'il comprit que quelque chose se terminait...

Une masse gluante l'enveloppa et le soleil disparut derrière un voile translucide. Les fourmillements s'estompant un peu, il tenta de se retourner... et y parvint. Il vit alors pour la première fois ce sur quoi il s'était couché si longtemps.

Il ne discerna tout d'abord rien. L'obscurité était complète, impénétrable. Puis, il vit des choses bouger. Beaucoup, beaucoup, beaucoup de choses. On eut dit des fantômes, de petits spectres à peu près de la même taille que lui. Ils n'avaient pas de forme distincte, ils semblaient se mélanger les uns aux autres ; ils formaient une masse mouvante mais compacte. Et il comprit... ils étaient comme lui, tous, ils étaient lui sous sa forme primitive. Ils étaient un lui, chacun d'entre eux, autant qu'on puisse les distinguer, avaient été ce qu'il fut. Chacun avait vu les champs, les forêts, les villes et les mers. Chacun avait été porté par le vent....

Un bonheur incommensurable l'emplit. C'est fini, pensa-t-il, j'ai vécu...

Et c'est ainsi que mourut notre flocon de neige...